

sous la direction de Christine Chollier,  
Anne-Élisabeth Halpern et Alain Trouvé

**Approches interdisciplinaires de la lecture n° 14**  
**Du jeu dans la théorie de la lecture**

Document extrait de *Du jeu dans la théorie de la lecture*  
sous la direction de Christine Chollier,  
Anne-Élisabeth Halpern et Alain Trouvé

dans la collection Approches Interdisciplinaires de la Lecture

Ouvrage publié avec le concours du CIRLEP (EA 4299) et du CRIMEL  
(EA 3311), Université de Reims Champagne-Ardenne

Conception graphique © Éditions et presses universitaires de Reims

ISBN papier : 978-2-37496-108-8

ISBN électronique : 978-2-37496-112-5

ISSN : 1771-236X

**épure**  
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE REIMS

ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims • 2020

Bibliothèque Robert de Sorbon

Avenue François-Mauriac / CS40019 / 51 726 Reims Cedex

[www.univ-reims.fr/epure](http://www.univ-reims.fr/epure)

Diffusion FMSH – CID

18-20 rue Robert-Schuman / 94 220 Charenton-le-Pont

[www.lcdpu.fr/editeurs/reims](http://www.lcdpu.fr/editeurs/reims)



Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

## Avant-propos

Un des fils directeurs des « Rencontres internationales de Reims : la *lecture littéraire* dans tous ses états » (mai 2018) fut la formule toujours novatrice de Michel Picard décrivant la littérature comme une *activité* et non comme un objet. Cette position non essentialiste implique que l'activité littéraire se déploie dans le cadre d'une relation verbale, d'une performance redoublée plaçant en résonance une *parole d'auteur* dont le style serait la trace et une *parole de lecteur* investissant le texte à lire de différentes manières, selon les contextes. Après deux années dédiées aux « Paroles de lecteurs » et dans le sillage des Rencontres de Reims qui firent dialoguer les problématiques du jeu et de la parole, le séminaire *Approches interdisciplinaires et internationales de la lecture* ouvre ici un nouveau volet de son investigation portant sur le contenu notionnel de la « lecture comme jeu » dont la modélisation est partiellement liée à l'histoire des recherches rémoises en la matière<sup>1</sup>.

Il s'agit en quelque sorte de mettre du jeu dans la théorie, ce qui conduit, à partir de l'idée de jeu littéraire, à interroger un réseau de notions associées dans leurs implications linguistiques et philosophiques, sans oublier de soumettre l'idée de la littérature ainsi conçue à la pratique des textes d'écrivains.

François Rastier plaide pour une coopération renouvelée entre littérature et linguistique, prenant appui sur la dualité saussurienne langue-parole. La *science des œuvres* qu'il appelle de ses vœux se déploie dans l'interaction entre les langues comme œuvres et les œuvres d'art comme faits de langue, avec une différence de degré dans l'innovation pour ces dernières. Elle implique que soit repensée la *sémiosis* en y intégrant notamment « l'hétérogénéité sémiotique des langues et des textes ». Cette science qui semble tenir à distance les approches externes – sociologique ou psychanalytique – envisage néanmoins sa propre « liberté théorique » s'inspirant de la « liberté artistique ».

---

1. Nous renvoyons ici aux ouvrages de Michel Picard et de Vincent Jouve, à retrouver dans la bibliographie finale.

Pour analyser le jeu consubstantiel à cette pratique, Rastier emprunte au psychanalyste Winnicott le couple *playing-game* et considère qu'en littérature le jeu penche moins du côté du jeu de règles – *game* – que du jeu de rôle – *playing*, lui-même associé au *leurre*, à considérer dans sa double dimension archaïque et culturelle. « Outre un jeu avec des leurres, l'art pourrait bien permettre un jeu avec les règles de ce jeu lui-même » : dialectiser les normes sociolectales et les pratiques idiolectales, tel serait l'enjeu d'un nouvel « imaginaire théorique », encore à concevoir.

Lisant le *Phèdre* de Platon avec et au-delà de Jacques Derrida, Gabrièle Wersinger convoque l'approche philosophique et lexicologique pour interroger à son tour les notions d'écriture et de parole, de jeu et de lecture, rendues à leur complexité parfois indécidable. Sous le titre « La Pharmacie de Platon », Derrida avait transposé dans son texte de 1968 le mot *pharmakon* trouvé chez le philosophe grec, un « mot qui signifie à la fois remède et poison ». Le *pharmakon* / la pharmacie signale une difficulté féconde : le mot qui s'applique à l'écriture, au jeu et par extension, comme une sorte de joker, à d'autres notions, « ne se laisse pas saisir, conceptualiser, comprendre au sens critique ou philosophique ». Il est rebelle à la catégorisation, ce qui permet à Derrida de relire Platon contre le platonisme, ou encore Platon écrivain sous Platon philosophe, convoquant au passage le Saussure des anagrammes plutôt que celui de la linguistique. Se frottant au « jeu de la langue » écrite, « Platon serait à la fois le jouet et le joueur ». Mais cette lecture (écrite) de Platon par Derrida « semble omettre un détail important : le jeu pharmacologique est érotique ». Wersinger lit ici au-delà de Derrida, faisant retour à la parole de Socrate et à l'écriture de Platon pour prolonger plus que réellement contredire l'auteur de *La Pharmacie*. L'incorporation d'Éros, figure du sujet désirant, dans le jeu de cette lecture élargie amène à lui faire place dans tout discours : littéraire, philosophique, moral et même mathématique !

Le détour par Lévi-Strauss conduit Alain Trouvé à interroger les modèles de la lecture dans leurs effets psychologiques de *réparation* au sens freudien et dans leur dimension conceptuelle. Le *bricolage* décrit dans *La Pensée sauvage* procède par sélection et ajustement

au sein d'un répertoire « hétéroclite » mais « limité ». L'élaboration théorique du jeu littéraire selon l'interaction d'instances lectrices est assimilable à une forme de bricolage intellectuel. Lévi-Strauss situe par ailleurs l'art, la lecture et le jeu entre le mythe et la science tout en précisant le caractère disjonctif du jeu, rapproché de la compétition. La pensée critique, qu'on peut assimiler à une forme positive de déconstruction, fait le lien entre les objections de Ricoeur ou de Derrida à *La Pensée sauvage* et le jeu impertinent de Lévi-Strauss avec la pensée freudienne dans *La Potière jalouse*, jeu que l'article étend aux modèles canoniques de la théorie de la lecture. Dans l'analyse des effets produits par la lecture littéraire, la fonction disjonctive viendrait ainsi en corollaire de la fonction réparatrice. Par ailleurs, si la réflexion de Lévi-Strauss reste dominée par la forme conceptuelle et objective des catégories scientifiques, son écriture, jusque dans le titre romanesque *La Potière*, laisse néanmoins transparaître une nostalgie de l'écriture littéraire comme projection d'un sujet.

Christine Chollier introduit du jeu dans les notions associées à la lecture en proposant d'articuler « instances lectorales et régimes d'interprétation », autrement dit le modèle de Michel Picard remanié par Vincent Jouve et la sémantique des textes élaborée par François Rastier. Comme Jouve et Rastier et à la différence de Picard, Chollier privilégie l'approche interne, centrée sur ce que le texte programme, plutôt que l'approche externe s'attachant à ce qui se passe en aval des textes. Le modèle ternaire de Picard devient quaternaire : le *lu* se limite à l'inconscient, le *lisant* (qui remplace le *liseur*) recouvre le consentement passif mais conscient à la fiction, le *lectant* se scinde en deux, selon qu'il est *jouant* (anticipant sur la suite de l'histoire par sa compétence littéraire) ou *interprétant* grâce à un recul intellectuel supplémentaire. De son côté, Rastier, à partir de son approche linguistique de « l'entour humain », distingue trois zones : *identitaire* (le soi), *proximale* (le proche sous les espèces de la deuxième personne) et *distale* (par quoi le langage évoque ce qui est absent). La confrontation des deux modèles redistribue le découpage des instances : le lu et le lisant correspondraient à la zone identitaire, le lectant-jouant à la zone proximale, le lectant-interprétant à la zone distale. Une nouvelle post-moderne comme celle d'Auster, *City of Glass* (1985),

permet de tester la pertinence de ce modèle double : la distance prise vis-à-vis du réalisme mimétique et la fragilisation de la frontière entre instances narratives sèment le trouble dans l'écriture-lecture et sollicitent spécialement le lecteur-interprétant.

Pour Marie-France Boireau, qui reprend à son compte le modèle ternaire de Michel Picard en l'appliquant au roman d'Aragon, *Les Cloches de Bâle* (1934), le jeu des instances lectrices montre que « le lecteur, dans ce roman, peut trouver une aire de jeu et échapper au monologisme qui caractérise le roman à thèse ». Le double fond (personnel et sociohistorique) participe d'un semi-dévoilement biographique et d'une révélation militante sur les causes de la Grande Guerre. Mais les identifications psychoaffectives, conscientes et inconscientes, liées au personnage de Catherine interfèrent avec la dimension historico-critique affichée, dont la figure non ambiguë de Clara Zetkin, à la fin du livre, semble le vecteur annonçant le triomphe de la ligne révolutionnaire sur la ligne anarchiste. Pour Aragon, le jeu est une métaphore de l'écriture associée à la lecture, comme le soulignera son livre de 1969, *Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit*. Si le roman est aussi « un langage qui ne dit pas seulement ce qu'il dit mais autre chose encore, au-delà » (1966), il constitue potentiellement un terrain de jeu pour d'autres lecteurs que l'écrivain lui-même.

Nathalie Roelens, enfin, croise de façon complexe deux tribunes récentes écrites par Denis Bertrand et Johan Faerber contre « la critique littéraire actuelle » et trois œuvres dissemblables : un roman à succès, un recueil d'une jeune poète et un essai, afin d'interroger une éventuelle impasse de la théorie en matière de lecture. Face au plaidoyer de Denis Bertrand dans son article « Sémiotique, littérature et nouvelle herméneutique » pour la force modélisante du langage littéraire, pour « le pliage du monde par les mots », le roman de Michel Houellebecq résiste mal. Dans *Sérotonine* (2019), la posture médiatique « se mue en imposture » à travers une forme d'autofiction, exacerbant le « voyeurisme » et « la paranoïa lectorielle ». Avec Simon-Gabriel Bonnot, en revanche, les poèmes des *Barbelés de la lune* (2019) présentent une opacité propice à l'activation d'une aire de jeu pour le lecteur. L'hétérotopie fictionnelle et la priorité don-

née au « figural » sur la « figure » sont donc des indices de la qualité de la donne textuelle favorisant le jeu littéraire. La tribune de Johan Faerber « Contre la Zemmourisation de la critique littéraire » montre à l'inverse de celle de Denis Bertrand l'insuffisance de l'attention portée par l'essayiste au pliage du signifiant, jusque dans le faux procès intenté à un groupe d'universitaires dans le maniement de son propre langage théorique. Face à la dérive instrumentalisée de l'herméneutique, Roelens propose, s'inspirant de l'essai d'Olivier Long, *Pavés Graphiques* (2018), de redonner du jeu aux communautés interprétatives par une « interprétation enjouée », sorte de rituel partagé opposant aux projections empiriques la suspension provisoire d'un sens déterminé.

Interroger la théorie du jeu littéraire, loin de l'invalider, conduit, dans ces différentes contributions, à lui redonner un second souffle par la confrontation aux textes littéraires et aux savoirs en sciences humaines.

Alain Trouvé